

## **VIEILLES HISTOIRES POUR LE NOUVEL-AN**

### **Les Robinsons du Bas-du-Chenit**

L'histoire des habitants du Chenit dans le premier siècle de sa colonisation, soit jusqu'en 1700 environ, demeure bien obscure. Cependant, certains points sur lesquels paraissent se trouver d'accord des traditions et des documents divers, viennent éclairer parfois la nuit de cette époque déjà lointaine.

C'est ainsi qu'il est établi que, les familles devenant trop nombreuses et la famine sévissant vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une quinzaine de verriers du Chenit, des Goy, des Capt, des Meylan, des LeCoultré, etc., s'établirent sur le territoire de Montricher, dans l'endroit qui prit le nom de Combe de la Verrière.

Outre ces verriers, il y avait encore un certain nombre de bûcherons, si bien que cette colonie se trouva bientôt assez nombreuse pour réclamer la fondation d'une école. Se considérant sans doute comme une simple annexe de la Commune du Chenit, c'est à cette dernière qu'ils demandèrent l'envoi d'un régent, qui leur fut accordé aux environs de 1700.

Inscrivons cela au chapitre de l'histoire proprement dite et voyons maintenant la tradition.

Un fils d'Abraham Aubert du Bas-du-Chenit était au nombre des bûcherons de la Verrière. Il était veuf et avait deux garçons, jeunes sans doute, car ils partageaient leur temps entre l'école et la forêt où, élevés à la dure, ils prenaient part aux rudes travaux de leur père.

Or il arriva que celui-ci vint à mourir et que ses deux enfants furent réclamés par leur grand-père qui, entre temps, avait perdu un autre fils et restait seul avec sa fille.

C'est ce qui explique peut-être qu'on laissa les deux enfants partir seuls de la Verrière pour rentrer à la Vallée.

L'un portait une charge de farine d'avoine, l'autre une provision de châtaignes, seul héritage du défunt. La saison était sans doute déjà passablement avancée, car peu de jours après leur départ, la montagne se couvrit de neige.

Les relations étaient nulles en hiver avec les Combiens de la Verrière, et tandis que de leur côté on croyait depuis longtemps les orphelins à bon port, leur grand-père comptait chaque jour sur leur arrivée. Mais il finit par se tranquilliser, pensant qu'on attendait là-bas une occasion pour leur faire passer la montagne, car, entre-temps, l'hiver était venu et recouvrait les monts de trois pieds de neige.

Or, un jour du mois de janvier, profitant de la neige dure, des bûcherons de Bière montèrent sur les hauteurs où leur travail les appelait.

En passant près d'un chalet (La Correntinaz, la Foirausaz ? je ne sais), ils ne furent pas peu surpris d'entendre deux fraîches voix qui chantaient un psaume. Ils jetèrent un regard sur la cheminée d'où ces accents paraissaient sortir dans un léger nuage de fumée.

- Té raôdzaî-pî, san ique dédaè ! (ils sont ici dedans).

Cependant le chant s'était tu. Seule la fumée continuait à monter dans l'air matinal. Après quelques allées et venues par mesure de prudence, nos Bîrolans se hasardèrent à ouvrir la porte.

Personne ! Seule la vieille marmite pendue à la betse et le feu qui la chauffait témoignaient de la réalité des habitants du chalet, que l'on finit par découvrir complètement enfouis dans le foin dont ils avaient fait leur lit. On eût mille peines à les en extraire et à tirer d'eux quelques paroles.

C'était, comme vous le pensez, nos deux garçons de la Verrière. Un peu amaigris et passablement noirs, ils étaient pourtant pleins de vie, mais rendus sauvage par la solitude.

Ils racontèrent plus tard que, s'étant perdus dans la montagne, ils arrivèrent le soir près d'un chalet dans lequel ils étaient entrés pour y passer la nuit. Les jours suivants, ne vivant que des châtaignes et de la farine qu'ils portaient, ils essayèrent de franchir les crêtes pour passer sur le versant de la Vallée, mais tournant toujours dans le brouillard, ils ne purent y parvenir. De guerre lasse ils se réfugièrent dans un autre chalet et, la neige devenant de plus en plus épaisse, ils décidèrent d'y rester jusqu'à ce qu'on vienne les chercher.

Sachant faire le feu, ils trouvèrent une vieille marmite qui leur servit à puiser de l'eau, à cuire le bret-noir et à rôtir leurs châtaignes.

Il était bien temps cependant que les Bîrolans vissent les délivrer, car leur provision était à bout.

Peu de temps après, ils arrivèrent chez leur grand-père, ayant conservé de leur aventure deux fidèles compagnons : un catéchisme et un briquet. Et c'était là toute leur fortune.

Un de leurs descendants les représentait durant les longues nuits d'hiver, seuls dans ce chalet, serrés l'un contre l'autre sur leur maigre couche, alors que du fond des grands bois montait la voix du loup « que nion n'ou sein cheinti ôquié ! (Que nul n'entend sans sentir quelque chose (prov.)). Peut-être même une fois, un ours, familier de ces solitudes, vint-il flairer la porte ou faire craquer de son poids la charpente du chalet, avant que d'aller, pour le reste de l'hiver, s'endormir dans sa tanière.

Nous ne le savons, et ici se termine l'histoire des Robinsons du Bas-du-Chenit. Et la preuve que je ne vous ai pas raconté des gandoises, qu'ils ont réellement existé et que leur sauvagerie n'est pas imaginaire, la preuve, dis-je, outre le témoignage d'une tradition obscure mais respectable, nous la trouvons quelque part dans les notes d'un recteur de la Vénérable Bourse des Pauvres de cette époque en ces termes :

Item. Lors d'une visite avec Mons. Le Ministre aux petits asauvagés, 1 fl. 6 .

FAVJ du 21. XII 1933

David des Ordons

